Document generated on 10/12/2024 2:20 a.m.

Laval théologique et philosophique

BEAUDET, Jean-François, *Pour une théologie de la non-violence*

Michel Dion

Volume 46, Number 3, octobre 1990

URI: https://id.erudit.org/iderudit/400573ar
DOI: https://doi.org/10.7202/400573ar

See table of contents

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dion, M. (1990). Review of [BEAUDET, Jean-François, *Pour une théologie de la non-violence*]. *Laval théologique et philosophique*, *46*(3), 425–426. https://doi.org/10.7202/400573ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

prises de parole théologiques étaient reçues dans un plus grand calme. À en juger par les textes offerts dans la publication, peut-être faut-il attribuer ce phénomène au fait que les théologiens intervenants, sauf rares exceptions, ne semblent pas être des habitués, ni des défenseurs inconditionnels, du dialogue avec les sciences humaines. Le dialogue s'est élaboré à même les personnes disponibles dans le milieu, mais on doit reconnaître qu'il y a ailleurs des théologiens plus rompus à tel dialogue...

L'aspect œcuménique du dialogue a lui aussi amené ses difficultés, même si elles sont d'un autre ordre. Ce serait plutôt la quantité des données à intégrer qui a hypothéqué cette fois-ci la réflexion. Penser la compréhension de la personne humaine en tenant compte des traditions catholiques et protestantes, plurielles dans les deux cas, représente déjà une tâche qui exige précision et doigté. Pour sortir des ornières d'autrefois, il faut reprendre plusieurs dossiers historiques, les libérer de leurs pointes polémiques et les interpréter à la lumière des questions actuelles. Si on ajoute à cette commande le désir de référer explicitement à l'expression «créé à l'image de Dieu», dans son origine biblique et ses utilisations ultérieures, on doit accepter que l'entreprise, même menée par des spécialistes érudits, fera éclater les cadres de journées d'étude étendues sur un an.

Une fois reconnues ces limites, il n'en reste pas moins que le livre dans sa facture finale se lit bien. Il offre de nombreux dossiers précis et éclairants, surtout sur les positions traditionnelles du catholicisme et de la réforme. Les représentants des sciences humaines sont peut-être ceux qui apparaissent les plus hésitants dans l'exploration de leurs intuitions propres. Est-ce dû à un respect de croyants invités à parler à la théologie, ou à une ignorance des «disponibilités» théologiques? Bien difficile de trancher. Mais ce fait suggère peut-être que l'avenir d'un dialogue entre théologie et sciences humaines passe aussi par l'investissement que les théologiens accepteront de faire dans des disciplines autres. C'est en tout cas ce qu'illustre la communication d'E. Fuchs, «L'anthropologie théologique du point de vue de l'éthique», qui est, à mon avis, l'essai qui rejoint le mieux l'objectif visé.

La communication de Fuchs s'inscrit dans la cinquième partie, «Réflexions dogmatiques et éthiques». Les quatre parties précédentes s'intitulaient: «Introduction à la problématique», «L'anthropologie dans les sciences humaines», «Bilan intermédiaire — Apports et articulations», et «Références traditionnelles». Énumération qui met l'eau à la bouche, après quelques remarques qui rappellent le danger de demeurer sur sa faim.

Jean-Claude BRETON
Université de Montréal

Jean-François BEAUDET, **Pour une théologie de la non-violence**, Montréal, Les Éditions Fides, 1989, 110 pages (13.5 × 19.5 cm).

À prime abord, ce livre a un titre très prometteur. Cependant, dès la lecture de l'introduction, nous voyons apparaître certains problèmes méthodologiques. Ainsi, l'auteur n'explique pas en quoi les événements d'Auschwitz, par rapport au reste de l'histoire humaine, sont déterminants pour le développement d'une théologie de la non-violence au 20e siècle, mais surtout il ne justifie pas dès le début (mais seulement à la page 61) le choix de Jürgen Moltmann comme source fondamentale. Même l'hypothèse de base apparaît seulement au chapitre deux: la théopathie est le fondement d'une théologie de la non-violence (p. 54).

Plus grave encore, l'argumentation de Beaudet pourrait faire croire que la non-violence est d'origine chrétienne et que Gandhi, par exemple, n'a fait qu'appliquer ce concept chrétien au contexte indien. Or ce n'est pas le cas. La non-violence («ahimsâ») fait partie intégrante du bouddhisme tout autant que de l'hindouisme. Pour ce qui est de l'hindouisme, il faut même distinguer la conception védique et non-védique (jaïnisme) de la non-violence. Il est impossible de comprendre la philosophie gandhienne de la non-violence sans se référer d'abord à la conception que s'en fait l'hindouisme sous ses deux formes fondamentales — ce que ne fait pas l'auteur (p. 74). Dans un siècle où l'œcuménisme en général mais surtout une nouvelle «théologie des religions» (Hans Küng, John J. Cobb, John Hick et Raimundo Pannikar, par exemple) influencent de plus en plus la production théologique, il me paraît difficile d'établir une théologie chrétienne de la non-violence sans se référer aux autres conceptions existantes.

L'auteur manque également de faire un certain nombre de nuances. Ainsi, lorsqu'il traite de la non-violence des Montagnais (p. 97), Beaudet n'en démontre pas les fondements culturels et religieux qui sont pourtant très particuliers: une profonde communion avec la terre, le respect des cycles de la vie, le devoir de maintenir la vie. La non-violence des Montagnais est enracinée dans leur culture

propre, et cela, l'auteur ne l'a pas souligné. D'autre part, lorsque Beaudet parle des «autres exterminismes» (p. 44), il fait référence à l'exploitation socio-économique et omet complètement de parler du sexisme et du racisme. Or, ces deux formes d'aliénation, lorsqu'elles sont poussées à l'extrême, ne sont-elles pas d'autres types d'exterminisme, de génocide? De même, lorsque l'auteur traite de l'aspect révolutionnaire de la non-violence (pp. 98-100), il se réfère à Gandhi et à Martin Luther King, mais ne mentionne pas Henry David Thoreau (1817-1862) et son essai «Sur la désobéissance civile» (1849) qui a inspiré directement Gandhi dans l'élaboration de son concept de «satyâgrâha».

D'ailleurs, Beaudet ne se réfère pas du tout au concept de «satyâgrâha», alors qu'il est fondamental dans la pensée de Gandhi. Le «satyâgrâha», ou la force de vérité inclut comme principes idéalistes non seulement la non-violence (ahimsâ) mais aussi l'amour, le service, l'humanisme et la vérité. Ses méthodes sont la purification et la pénitence, la non-coopération, la désobéissance civile mais aussi tout un programme constructif en 18 points, incluant la disparition de l'intouchabilité, le développement des industries du Khadi et la libération des femmes, des paysans et de la classe ouvrière. On ne peut comprendre la philosophie gandhienne de la non-violence sans bien placer ce concept dans celui, plus englobant, de «satyâgrâha». Malheureusement, Beaudet n'a pas tenté de faire ce rapprochement. Son discours sur la non-violence de Gandhi n'en devient que plus superficiel. Enfin, Beaudet a négligé de se référer aux théologies latino-américaines de la libération, aux différentes théologies féministes et noires qui se proclament non-violentes. Cet «oubli» me semble très important, dans la mesure où ces théologies de la libération auront marqué profondément le paradigme théologique de la fin du 20e siècle.

Globalement, ce livre a le mérite de lier la compassion divine à la révolte de la croix et à notre résistance à l'exterminisme. Cependant, nos remarques précédentes démontrent qu'un manque de nuances et de contenu vient altérer l'initiative louable de l'auteur.

Michel DION
Université du Québec à Trois-Rivières

Jean-Pierre JOSSUA, **La foi en questions**, Coll. «Présence», Paris, Flammarion, 1989, 147 pages.

La position de l'auteur est claire dès le départ: il ne s'agit pas d'un traité de théologie sur la foi. Sans prétendre exposer de façon systématique toutes les composantes de la foi, Jossua reprend à nouveaux frais sa réflexion personnelle sur l'expérience croyante. Il part de son expérience qu'il situe d'entrée de jeu dans la tradition chrétienne. Cette double référence l'amène à privilégier une réflexion de type historique: à faire en quelque sorte une histoire de la foi adaptée aux questions de la personne actuelle.

Le titre le dit déjà clairement: la foi est soumise aujourd'hui à plusieurs questions. Les sciences en général, les sciences humaines en particulier, et surtout la psychanalyse, offrent leur lot de difficultés. Mais les pratiques croyantes anciennes, avec leurs propositions de solutions à la question du mal et leurs institutions, comme la vie religieuse, nourrissent aussi les hésitations contemporaines face à la foi. Sans compter les nouvelles références intellectuelles et religieuses qui, pour la réflexion éthique ou dans le cas de la survie et de la réincarnation, interrogent les positions traditionnelles de la foi chrétienne.

Jossua n'hésite pas à retenir toutes ces questions et à proposer ses pistes de réflexion et ses options personnelles, dans le prolongement d'écrits précédents. Le lecteur attentif ne pourra qu'être impressionné par la cohérence de ce discours. Si les questions originent d'horizons divers, les pistes de réponse proposées s'inscrivent dans une ligne de pensée constante. Il ne s'agit pas de «réponses», courtes et à la pièce, mais d'une réflexion unifiée qui trace hardiment son chemin à travers ce qu'on pourrait considérer les embûches reconnues à même l'expérience de foi.

Cette cohérence de la pensée amène à des prises de position qui n'iront pas sans déranger à l'occasion. Mais Jossua refuse de changer de façon de penser et d'adapter ses conclusions aux positions communément acceptées. En ce sens, le questionnement poursuivi dans son livre ne vient pas seulement d'interrogations soulevées de l'extérieur, mais de la prise en compte des difficultés qu'amène la vie de foi.

Il n'est pas facile, et peut-être pas souhaitable, d'essayer de résumer l'exposé proposé dans une langue admirable et dans une écriture très serrée. Les composantes de la pensée s'intègrent les unes dans les autres avec tant d'harmonie que le lecteur distrait pourrait éventuellement oublier l'urgence des questions particulières traitées. S'il ne s'agit pas d'un traité de théologie, il n'en demeure pas moins qu'il n'est pas inutile de s'être frotté quelque peu à la théologie pour bien saisir tout ce qui se passe sous la surface.